

Études littéraires africaines

CONSTANT (Isabelle), *Le Robinson antillais. de Daniel Defoe à Patrick Chamoiseau*. Paris : L'Harmattan, coll. Espaces littéraires, 2015, 194 p. – ISBN 978-2-343-06196-2



Charles W. Scheel

Number 40, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036000ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036000ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Scheel, C. W. (2015). Review of [CONSTANT (Isabelle), *Le Robinson antillais. de Daniel Defoe à Patrick Chamoiseau*. Paris : L'Harmattan, coll. Espaces littéraires, 2015, 194 p. – ISBN 978-2-343-06196-2]. *Études littéraires africaines*, (40), 218–220. <https://doi.org/10.7202/1036000ar>

sujet exilé ou immigré, Okoundji éprouve la souffrance de la solitude et le malaise existentiel provoqué par l'éloignement : « mon frère, mon oncle, ma mère c'est folie d'être si loin de vous » (p. 130). Cependant, il organise sa résilience grâce à la poésie, laquelle devient désormais le moyen le plus sûr pour lui de résister et de combattre. D'où l'emploi répété d'anaphores – « répéter c'est comprendre » (p. 160) – et de dualismes linguistiques, lesquelles deviennent, comme le dit Chevrier, des « auxiliaires de la révolte » dans sa poétique.

En définitive, les rapports avec le monde des Anciens, les liens étroits avec le cosmos, l'engagement ainsi que les dualismes linguistiques pour résister à la douleur de vivre sont en substance les traits caractéristiques de la poésie de Gabriel Okoundji. Jacques Chevrier, en mettant en lumière ces différents traits, permet de faire entendre l'une des plus belles et plus grandes voix poétiques de ces dernières années dans le monde francophone. Gabriel Okoundji, « le guetteur de signes », méritait une si belle entreprise.

■ Wilfried IDIATHA

CONSTANT (ISABELLE), *LE ROBINSON ANTILLAIS. DE DANIEL DEFOE À PATRICK CHAMOISEAU*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ESPACES LITTÉRAIRES, 2015, 194 P. – ISBN 978-2-343-06196-2.

Le sous-titre de cet ouvrage suggère une approche chronologique mais son organisation s'avère thématique : la table des matières annonce une introduction articulée en 8 points et 12 chapitres en alignent 69 autres. Une très large palette de notions est donc explorée, et toute sortes de questions sont soulevées sur un assez grand nombre d'œuvres et d'auteurs, touchant au mythe de Robinson, à diverses réécritures du roman, aux œuvres de Patrick Chamoiseau, à ses positionnements littéraires, philosophiques ou politiques, à son importance au sein de la littérature antillaise ou à son rôle dans la société martiniquaise – notamment. Dans cette fresque variée, il n'est pas toujours aisé de distinguer la trace suivie par l'auteure, sa méthode de progression, voire l'objet précis dont il est question dans tel passage ou section.

Ainsi le corpus des œuvres étudiées n'est-il pas spécifié dans la table ou dans la bibliographie, ni clairement identifié dans l'ouvrage. L'introduction annonce, après le sous-titre avec les trois noms « Daniel Defoe, Michel Tournier, J.M. Coetzee », que *Robinson Crusoe* et *Vendredi ou les limbes du Pacifique* « seront les deux textes »

(p. 7) auxquels sera comparé *L’empreinte à Crusoé*, puisque Chamoiseau s’y réfère. Quant à Coetzee, et « bien que Chamoiseau n’y fasse pas référence, il est l’autre grand écrivain de la désécriture du mythe de Robinson » (p. 8). Plusieurs autres œuvres liées, à un titre ou à un autre, au mythe de Robinson, sont mentionnées dans cette introduction et par la suite, mais aucune ne fait l’objet d’une présentation spécifique, et l’on s’étonne du surgissement de « *Suzanne et le Pacifique* de Giraudoux » dans le titre du douzième et dernier chapitre de l’ouvrage. Celui-ci rapproche le choix « féministe » de Giraudoux d’un « Robinson femme », du « Robinson antillais de Chamoiseau [...], bouddhiste, artiste et écologique », et débouche sur l’affirmation que, « peut-être, le féminin et le masculin peuvent coexister dans une seule personne dans un lieu de créolité » (p. 177). L’essai se conclut par trois pages tentant de répondre à la question : « Quelle énigme appartenant à la société d’aujourd’hui Chamoiseau résout-il par son récit ? ». Celui-ci serait un « anti-Robinson », dont « le tour de force » serait de « de nous faire suivre l’évolution de son Robinson noir par un récit oral poétique » ; « le Robinson antillais est un révolutionnaire dans son approche ontologique » ; le « récit de Chamoiseau » est « éminemment politique », « une robinsonnade et non une utopie », parce que Chamoiseau est « un homme solitaire et qu’il faut une étape supplémentaire pour appliquer [sa démonstration] à la société » (p. 179-180).

Aucune appréciation des qualités littéraires du roman de Chamoiseau n’est offerte en fin de course. La distinction entre « réécriture et désécriture » du mythe de Robinson, notions thématisées plusieurs fois, n’est jamais faite, pas plus que celle entre « Robinson antillais », « Robinson noir » et « Robinson de Crusoé » (dans le texte de Chamoiseau). Or leur confusion répétée trahit une lecture problématique du roman de Chamoiseau, dont le texte ne saurait être réduit, comme il l’est souvent ici, au seul récit du jeune Dogon.

Si bien des affirmations paraissent surprenantes, discutables, triviales, voire erronées, c’est sans doute aussi parce qu’elles paraissent dans un ouvrage très léger dans sa substance : 180 pages imprimées dans une police généreuse, ne contenant aucune note de bas de page, une bibliographie indigente (l’édition de référence pour le roman de Defoe est celle qui est disponible sur Kindle – donc sans appareil scientifique, alors qu’une édition critique comme celle de Norton ou la traduction chez Gallimard offrent une introduction remarquable, et que l’étude magistrale du comparatiste Jean-Paul

Engélibert de 1997 sur *La Postérité de Robinson Crusé 1954-1986* aurait pu fournir un tremplin formidable pour aborder Patrick Chamoiseau). En l'état, l'ouvrage proposé ne saurait satisfaire ni les admirateurs de Defoe ou de Chamoiseau, et encore moins les chercheurs en littérature.

■ Charles W. SCHEEL

DE MEYER (BERNARD), DIOP (PAPA SAMBA), ÉD., *TIERNO MONÉNEMBO ET LE ROMAN. HISTOIRE, EXIL, ÉCRITURE*. BERLIN, MÜNSTER, WIEN, ZÜRICH, LONDON : LIT-VERLAG, COLL. FRANKOPHONE LITERATUREN UND KULTUREN AUßERHALB EUROPAS / LITTÉRATURES ET CULTURES FRANCOPHONES HORS D'EUROPE, BAND 8, 2014, 204 P. – ISBN 978-3-643-12591-0.

Le titre programmatique de cet ouvrage met en avant les paradigmes de l'« exil » et de l'« écriture » ; ils serviront de fils d'Ariane pour la construction de l'« Histoire », thème principal dans la production romanesque de Tierno Monénembo. L'introduction, « Le roman monénémbéen », situe l'auteur parmi les figures les plus importantes de la nouvelle génération d'écrivains francophones subsahariens (1980-2012). Elle rappelle que son œuvre romanesque, essentiellement autobiographique, se caractérise par « une écriture où l'auteur se plaît à dériver » des « personnages historiques aux figures fictives », ainsi que par l'usage du temps et de la topographie : l'action des dix romans se situe en effet sur « trois continents et dans une période de sept siècles » (p. 2). L'étude de l'Histoire présente dès lors une dimension transnationale et transcontinentale, mais aussi pluriséculaire.

Les deux parties du livre comptent respectivement six et cinq articles. Dans la première partie, « De l'Histoire au roman », Adama Coulibaly perçoit, à partir des réflexions sur l'Histoire de Paul Ricœur, une « historicité faible » qui se caractérise par une déconstruction du fait historique et un écart de l'auteur par rapport à la vérité historique. Steeve Robert Renombo situe sa réflexion sur le terrain d'une « poétique du savoir » ; pour lui, l'écriture fictionnelle de Monénembo résout la difficulté de faire coïncider récit et Histoire en recourant à des stratégies discursives basées sur l'usage de l'« oralité », sur l'« indétermination de la voix narrative » (p. 34) et sur la reconstruction mémorielle. L'article de Sélom Komlan Gbanou montre que les diverses formes d'exil chez Tierno Monénembo sont le fruit d'une mémoire de la souffrance. Pour Florence Paravy, qui lie « l'absence et la trace », les non-dits de